

Si mineurs

LES ENFANTS
MIGRANTS
AU QUOTIDIEN

3/1

Le Ligueur et le CIRÉ mettent en lumière quatre portraits de personnes qui viennent de différents horizons. Quatre histoires personnelles avec chaque fois une évocation de celles et ceux qui les ont aidées au cours de leur intégration.

Jelab maman de quatre enfants, est arrivée en Belgique il y a seize ans, sans savoir lire, ni écrire, ni même parler une des langues du pays. Elle a surmonté les nombreux obstacles mis en travers de sa route. Elle se dévoile, avec ses mots, et à travers le regard de celles et ceux qui l'ont accompagnée.

Rien n'arrête ni Jelab, ni Kadiatou

On nous avait prévenus.
Ce duo mère-fille ne laisse personne
indifférent. Plusieurs adjectifs
les caractérisent. L'évidente
détermination que la maman a
transmis à sa fille, d'abord. La justesse
du propos ensuite. Et la grande
intelligence dont l'une et l'autre font
preuve. Jelab revient sur un parcours
qui n'a jamais été simple et nous
explique non pas comment elle a
ouvert les portes, mais comment
elle les a dégonnées.

Par YVES-MARIE VILAIN-LEPAGE

Duo. C'est Valérie Peiremans que l'on retrouve dans les pages qui suivent qui nous a soufflé le mot. Nous expliquant qu'elles sont indispensables à l'une et à l'autre et s'aident mutuellement. Avant de raconter une histoire d'intégration, c'est d'abord une histoire mère-fille que nous retraçons. Nous la faisons commencer à l'aéroport de Zaventem, le 15 décembre 2004, à l'heure où Jelab, 16 ans, arrive sur le territoire, conduite par un couple de commerçants. Il fait froid. Le ciel est gris. Le verdict est sans appel : notre protagoniste se demande bien ce qu'elle fiche ici.

Accueil froid

Pourquoi Jelab quitte sa Guinée natale ? Elle refuse d'en parler. « *Je viens de perdre ma sœur. Ça réveille des souvenirs douloureux. Je ne veux plus en parler.* »

“ Je voulais mourir. Vraiment.

Je ne vois pas d'autres façons de le dire.
J'avais froid, j'avais peur,
je ne comprenais rien ”

1986

Naissance
en Guinée



Je veux oublier ». On comprend juste que notre héroïne suscite la sympathie auprès d'un couple de commerçants qui veut lui donner la chance de fuir les conditions dans lesquelles elle vit. La voilà qui quitte un passé douloureux et poursuit un incertain destin.

À peine le temps de souffler, le mari du couple la conduit devant l'Office des étrangers. La voilà seule, en plein hiver, dans les couloirs méandres d'un organisme pas toujours réputé pour son hospitalité. Cet accueil froid, elle en parle encore aujourd'hui avec horreur. « *Je voulais mourir. Vraiment. Je ne vois pas d'autres façons de le dire. J'avais froid, j'avais peur, je ne comprenais rien. On m'a donné un ticket, on m'a demandé d'attendre et de m'asseoir. On appelle mon numéro, je ne le reconnais pas. Je parlais juste peul (ndlr : une langue parlée partout en Afrique de l'Ouest) et ne savais pas lire* ».

L'entretien est de courte durée. On prend son identité. On note mal son prénom. Elle n'ose pas rectifier. Qu'à cela ne tienne. Elle s'appellera dorénavant Jelab.

On lui donne un billet de train et on lui dit de se rendre au centre d'asile de la Croix-Rouge de Nonceveux, à côté d'Aywaille. On demande à cette ado qui ne sait ni lire ni écrire, tout juste débarquée, de se rendre dans le fin fond de la Province de Liège. Par chance, dans son errance, elle croise une Guinéenne qui l'accueille, la nourrit et la conduit à la gare.

Dernier bus pour Nonceveux, Jelab arrive à 22h au centre de la Croix-Rouge. On la fait dormir sur l'étage supérieur d'un lit superposé, elle n'en a jamais vu, elle ne comprend pas le principe et reste persuadée qu'elle ne passera pas la nuit !

Sept semaines plus tard, la voilà en possession d'un titre de séjour temporaire, la fameuse carte orange qui donne droit à un maigre revenu. Très vite, elle est menacée d'expulsion et doit jouer sa régularisation devant le tribunal. Une grossesse et une longue maladie vont l'empêcher de suivre son procès. Elle s'en remet à son avocat qui lui indique quelques jours après son accouchement qu'elle est expulsée du territoire. Il ne donnera plus jamais signe de vie.

Jelab trouve refuge auprès d'un centre d'accueil d'urgence, Ariane, puis aux Trois Pommiers. Ils trouvent un arrangement contre une reconnaissance de dette. La tout juste maman ne veut pas rester là les bras croisés à attendre que d'autres jouent la partition de son destin à sa place. Il est temps de forcer quelques portes.



La racine. « *Je suis arrivée ici avec un tout petit sac. Cette calebasse m'a tout le temps suivi. Dans mon village, on puise l'eau avec, on recueille le lait des vaches. Elle me rappelle d'où je viens. Nous nous sommes habillées en tenue traditionnelle peule (Kadiatou grimace, elle n'attend qu'une chose, remettre ses vêtements de tous les jours). J'élève mes enfants avec un certain sens des traditions. Ils parlent tous le français et le peul. Mon territoire, il est auprès de mes enfants, sans jamais oublier d'où je viens* ».

« Mes combats ont été récompensés »

Le système possède ses propres règles du jeu ? Alors Jelab va jouer. Elle ose. Elle retourne en découdre avec l'Office des étrangers. Elle leur demande très patiemment, avec beaucoup de politesse, ce qu'elle doit faire pour régulariser sa situation. Tout ça avec un bébé de quelques mois à charge qui, en plus, souffre d'insuffisance rénale. La victoire demande deux fois plus de labeur, elle aura deux fois plus de saveur, se dit Jelab.

« *On demande, on trouve. Tout ce que je traverse à ce moment de ma vie est très, très dur. Mais j'y vais de façon très positive. Très transparente. Et j'ai fini par convaincre, parce que j'ai montré que je voulais comprendre* ». Celles et ceux qui ont suivi son parcours nous expliquent que quand Jelab se fixe un objectif, elle ne lâche jamais.

Le jour même où sa fille a 1 an, elle obtient enfin ses papiers. Un an de combat et de débrouille, intelligemment mené. Tiens, mais qu'est devenu ce petit bébé ? Kadiatou a aujourd'hui 13 ans, elle est assise à côté de sa mère et ne manque pas une miette du récit de l'odyssée maternelle, oscillant entre sourires admiratifs et commentaires sarcastiques.

2004
Arrivée en
Belgique

2007
Naissance
de Kadiatou

2008
Naturalisation

(suite en page 20)

Un toit sur la tête

Comment a-t-elle grandi ? Elle nous explique qu'elle s'est toujours sentie intégrée parce que sa mère a toujours fait en sorte qu'elle soit bien. *« Je suis plus sensible que maman. J'ai été marquée par un harcèlement que j'ai subi plusieurs années en primaire. J'ai été rejetée par tous et j'ai tout gardé pour moi. Puis ma mère m'a demandé ce qui m'affectait. Elle m'a bien expliqué qu'elle ne me lâcherait jamais tant que je ne dirais rien. Elle a remué ciel et terre pour que tout rentre dans l'ordre. Elle m'a aidée à comprendre qu'il fallait que j'arrête de me comparer aux autres. Qu'il fallait que je sois plus déterminée. C'est sa détermination qui la définit. Elle n'attend qu'une chose de nous, mes trois frères et sœur et moi : que l'on soit persévérant ».*

Kadiatou, du haut de ses 13 ans, s'exprime comme jamais on n'a vu de jeunes ados le faire. Elle fait montre d'une maturité rare. Sans surprise, elle nous apprend que c'est une excellente élève qui fait la fierté de sa mère et ne veut pas faire du principe d'égalité des chances un vague concept fumeux.

Une anecdote pour mieux comprendre qui est Kadiatou. Une camarade de classe fraîchement arrivée du Portugal enchaînait les mauvaises notes. Kadiatou la prend sous son aile et l'aide à s'organiser. Ses notes augmentent à tel point que la copine reçoit un 20/20 et Kadiatou un 19/20 parce qu'elle a commis une petite erreur. Sa prof, consciente de la situation, a finalement augmenté la note de Kadiatou pour récompenser la prouesse qu'elle a accomplie avec la jeune primo-arrivante.

Comment Jelab envisage sa parentalité ? *« Mon idée, c'est de connaître totalement ma fille et qu'elle me connaisse parfaitement. Mes enfants, ce sont mes meilleurs amis. On se fâche, on parle. Quelque chose ne va pas, je ne lâche pas. 'Tu me dis maintenant' ».*

Kadiatou nous explique ô combien c'est rassurant d'être avec une telle maman. *« Je sais où je vais. Je veux le même mental ».* ♦

Fait rare, Valérie Peiremans du service Logement au CIRÉ a rencontré Jelab en tout début de parcours et la retrouve aujourd'hui pour suivre son dossier d'accès à la propriété. L'occasion d'en apprendre un peu plus sur la façon dont les solidarités autour du logement s'organisent.

Par YVES-MARIE VILAIN-LEPAGE

On sent Valérie Peiremans traversée par une certaine dualité. D'un côté, elle est ravie d'évoquer la trajectoire de Jelab, de l'autre, elle ne se sent pas tout à fait légitime puisqu'elle ne l'a pas accompagnée dans tous ses dossiers. Quoi qu'il en soit, c'est dans le centre Ariane, que les deux femmes se rencontrent. Jelab est alors tout juste maman.

« Ce n'est pas moi qui l'accompagnais, mais je me rappelle de cette femme, parce que son bébé, Kadiatou, était adorable, d'une beauté exceptionnelle, d'un sourire à couper le souffle. Toute l'équipe était complètement sous le charme. Ce bébé passait de bras en bras et la maman était très fière ».

Jelab nous raconte même que face à ce succès, certain-e-s de ses ami-e-s lui recommandent d'attacher son bébé au pied pour être sûr qu'on ne lui dérobe pas...

Des décisions difficiles

C'est dans ses fonctions d'assistante sociale que Valérie Peiremans rencontre Jelab. Cette dernière se trouve dans une situation très compliquée. En effet, les maisons d'accueil sont payantes. Les hébergé-e-s doivent donc obtenir un réquisitoire pour pouvoir y séjourner. À l'époque, les personnes en situation irrégulière restaient maximum trois jours dans un centre comme Ariane. Le temps d'analyser la demande de l'hébergé-e et l'évaluer en fonction de la situation. Les décisions sont prises en équipe pour décider au cas par cas, en fonction des pistes qui se dégagent ou pas.

« Ce sont toujours des décisions difficiles, confie-t-elle. Jelab a suscité de la sympathie et de l'affection auprès de l'équipe. Personne



ne voulait – encore moins que d’habitude – remettre ce bébé à la rue. Il y a eu beaucoup d’efforts fournis pour qu’elle puisse rester en centre ».

Elle y est restée le délai maximum, soit huit semaines, pour enfin trouver une place dans un centre long séjour où elle est restée dix mois (avec l’arrangement cité dans les pages précédentes).

Quelles sont les ficelles que Jelab a su tirer pour faire aboutir sa demande ? « Elle est vive d’esprit, réactive. Elle suit à la lettre les conseils que les intervenants sociaux lui donnent, elle rappelle régulièrement pour demander des nouvelles de son dossier. C’est comme ça qu’en dépit d’un profil financier très faible, elle est parvenue récemment à signer une offre d’achat dans notre projet de logement subsidié. Elle est passée sur le fil. Sa force ? Être toujours là, au bon moment, avec une gentillesse juste, sans insister non plus ». Car c’est le grand objectif de Jelab : devenir propriétaire.



**“La force de Jelab ?
Être toujours là, au bon moment,
avec une gentillesse juste,
sans insister non plus”**

Les tontines

Comment a-t-elle pu rendre ce projet possible en dépit d’une situation précaire ? Avec sa faculté hors norme à faire avancer son dossier et sa bonne étoile, certes. Mais ce n’est pas tout. Le service Logement du CIRÉ (cire.be > logement) a mis en place depuis 2003 des groupes d’épargne collective et solidaire (GECS) qui fonctionnent grâce à une collaboration avec le Fonds du Logement (fondsdulogement.be). En effet, l’épargne du GECS permet de préfinancer l’acompte d’un candidat acquéreur. Le montant avancé sera compris dans la demande de crédit hypothécaire et donc revient in fine dans le pot commun au moment de la signature de l’acte. Un système inspiré des tontines.

Le principe ? Épargner collectivement afin que chaque ménage puisse puiser dans la cagnotte et préfinancer son futur logement. Valérie Peiremans poursuit : « C’est un super principe qui vient de la force de la communauté. Même si la religion freine souvent parce qu’il y est considéré qu’emprunter de l’argent, c’est pécher, les différentes communautés, notamment celles issues du continent africain, ont confiance dans ce système. Et ça fonctionne très bien. Il n’est pas rare de voir des tontines

de 10 familles qui mutualisent chacune 200-300 € par mois. Chacune à son tour réceptionne la collecte du mois. Ce système permet au premier servi d’avoir un prêt sans intérêt et au dernier de constituer un capital. L’ordre étant établi à l’avance selon les besoins des participants. Il n’y a majoritairement pas d’arnaque, parce que l’honneur dans la communauté prime sur le reste. Sinon, on en est banni-e et ça peut remonter jusqu’au pays d’origine. Cher payé, non ? Il y a beaucoup à apprendre ici ».

Ce projet d’aide à l’accès à la propriété ne s’arrête pas là, puisque chaque bénéficiaire est suivi-e, préparé-e à la copropriété, aux aléas que peut rencontrer un-e propriétaire et aux obligations administratives qui en découlent. Depuis quinze ans que ce projet existe, il a aidé plus de 200 familles à se loger à Bruxelles et en Wallonie.

Au moment où l’on imprime l’article, l’avenir immobilier de Jelab se joue. Elle qui n’a qu’une ambition, mettre les siens à l’abri. Y arrivera-t-elle ? Valérie Peiremans ne veut pas vendre la peau de l’ours, mais... « Jelab a une capacité d’épargne incroyable. Elle dépend uniquement du CPAS et elle arrive à mettre de côté. Vous imaginez ? C’est d’ailleurs vraiment dommage qu’elle n’ait pas du tout été scolarisée sans son pays et qu’elle doive fournir tant d’efforts dans des cours d’alpha pour arriver somme toute à un niveau qui reste faible pour entamer d’autres formations plus qualifiantes. J’espère qu’elle trouvera son chemin dans son parcours professionnel, comme elle y est parvenue dans les autres domaines ». Une fois un toit sur sa tête, peut-être ? ♦

En sécurité, à l'ombre des Trois Pommiers



Pour Jelab comme pour des centaines d'autres femmes et d'hommes, croiser la route des Trois Pommiers a fait la différence. Tour à tour maison d'accueil, habitations protégées, maison de repos et agence immobilière sociale, l'asbl lutte contre l'exclusion dans une vision intergénérationnelle et « interproblèmes ». Rencontre avec Sylvie Theys, responsable du service social, et Magali Mertens, assistante sociale.

Par MARIA-LAETITIA MATTERN

C'est au cœur d'Etterbeek, à Bruxelles, que l'une des branches des Trois Pommiers se dresse discrètement. Sylvie Theys et Magali Mertens, toutes deux au service de l'asbl depuis de nombreuses années, nous y accueillent chaleureusement. « Dans ce bâtiment-ci, il y a soixante flats, m'explique Sylvie. Mais en tout, Les Trois Pommiers hébergent plus de 230 personnes dans 140 logements dispersés sur cinq sites à Bruxelles ».

Fondée en 1982, l'institution a pour but d'offrir un milieu de vie digne à des personnes de tout âge et de tout horizon. Ici, les résident·e·s du service de la maison d'accueil, de la maison de repos et des habitations protégées se côtoient dans les mêmes bâtiments et se croisent dans les couloirs.

Contrairement aux maisons d'accueil communautaires, la maison d'accueil des Trois Pommiers mise sur l'indépendance (quasi) totale des résident·e·s. Les appartements sont munis d'une cuisine et d'une salle de bain, afin de leur laisser leur entière liberté. « Pour elles et eux, c'est souvent l'étape



avant l'autonomie complète, explique Magali. Ils et elles viennent généralement d'un centre d'accueil d'urgence ou d'un séjour en maison d'accueil communautaire, veulent vivre leur vie comme ils l'entendent, tout en ayant un soutien social et un encadrement. Nous sommes là pour ça ».

« Le but, c'est qu'elles se sentent bien »

Sylvie et Magali s'en souviennent : en 2007, la maison d'accueil des Trois Pommiers a hébergé Jelab, alors en attente de naturalisation, et sa fille Kadiatou. C'est la mission de ce service : accueillir des personnes qui cherchent un abri, un lieu où elles se sentent en sécurité.

« Les profils sont très divers, il peut s'agir d'une personne expulsée de son logement, d'une femme victime de violence conjugale, d'une personne qui sort de psychiatrie, d'un père précarisé avec son enfant en bas âge... explique Sylvie. Nous accueillons aussi des personnes issues de l'immigration, parce qu'elles sont souvent plus isolées. La grande majorité des résident·e·s sont des femmes victimes de maltraitance ».

Aux Trois Pommiers, elles trouvent une safe place où reprendre leur souffle et prendre un nouveau départ. « Le but, c'est qu'elles se sentent bien, affirme Magali. Quand on les reçoit pour les entretiens de candidature, elles nous disent généralement : 'Je cherche un lieu où je serai en sécurité, et où je me sentirai bien, avec mon enfant' ».

Pour ce faire, Les Trois Pommiers bourgeonnent d'idées : activités, rendez-vous en tête-à-tête et accompagnement personnalisé ponctuent la vie des habitant·e·s. « Quand un·e nouvel·le arrivant·e pousse la porte du centre, nous créons un projet d'accompagnement basé sur ce qui a été dit lors de son entretien de candidature, de ses besoins et envies. Chaque personne a une assistante sociale de référence, qu'elle voit au minimum une fois par semaine. L'équipe compte aussi deux éducatrices et une infirmière ».

Si on se sent si bien aux Trois Pommiers, c'est aussi grâce aux ateliers, qui se déroulent dans la joie et la bonne humeur. « Ces ateliers sont proposés sur base des souhaits des habitant·e·s », explique Sylvie. Cuisine, massages,

“On part du principe que la personne qui est en face de nous est une bonne personne, qui a plein de choses en elle”

chant, danse, jeux parents-enfants, animations pour les enfants : de la légèreté, donc, pour reprendre le pas sur une vie souvent pesante.

Semer la confiance

« La violence conjugale est omniprésente dans l'histoire des femmes que l'on accueille ici. Quand elles arrivent, elles n'ont plus aucune confiance en elles, plus aucune estime d'elles-mêmes, explique Magali. Nous essayons tout simplement de leur redonner une assise, et c'est déjà un travail énorme. De leur apprendre à s'aimer, à se faire confiance, à se solidarifier. On réfléchit avec elles à leur parcours de vie, on leur donne les clés pour retrouver la force de rebondir. On les accompagne aussi dans leur rôle de maman, souvent écorché ».

La grande particularité des Trois Pommiers ? L'approche axée sur la personne, à son rythme, sans a priori. « On part du principe que la personne qui est en face de nous est une bonne personne, qui a plein de choses en elle, explique Magali. Notre travail, c'est de faire en sorte qu'elle s'en rende compte. Ce n'est pas toujours facile, mais on sème des petites graines de confiance, qui grandissent parfois longtemps après ».

Dans la plupart des cas, cette approche porte ses fruits. « Elles changent, et leur changement est visible, explique Sylvie. Quand elles arrivent au premier entretien, elles sont souvent assez renfermées, un peu éteintes. Je les revois deux mois après, et ce sont d'autres femmes : elles ont rajeuni de dix ans, elles ont les yeux qui brillent ».

Et après ?

Comme toutes les bonnes choses ont une fin, le séjour aux Trois Pommiers n'est pas indéfini. Les résident-e-s du service de la maison d'accueil y restent généralement un an. Mais l'histoire ne s'arrête pas

là : si elles le désirent, les personnes qui sont sorties peuvent être suivies par les équipes des Trois Pommiers, notamment par le biais d'ateliers collectifs, qui brisent la solitude. Que ce soit pour trouver une oreille attentive ou une simple présence, les ancien-ne-s habitant-e-s peuvent donc toujours venir se ressourcer, à l'ombre des Trois Pommiers. ◆



Que retenir ?

Du point de vue de Jelab, comme de celui des intervenant-e-s, il y a un travail de sensibilisation à mener auprès des autorités pour renforcer l'accompagnement des familles, des mineur-e-s ou de tout autre type de personnes qui arrivent sur notre territoire. On imagine aisément la détresse d'une personne qui ne parle pas la langue et qui doit franchir une par une les nombreuses épreuves qui l'attendent. De l'avis de toutes et tous, l'accompagnement des interprètes n'est pas suffisant. Une piste se dégage tant par les rencontres de Jelab que dans le principe d'épargne solidaire que nous relate Valérie Peiremans, celui de s'appuyer sur les forces des communautés. Avec un double bénéfice : celui de valoriser les identités plurielles, et d'accompagner au mieux toute personne qui a parcouru un bout de la planète pour arriver jusqu'à nous. Ça se tente, non ?